

FEUILLETON DE L'ABEILLE
CHERE PETITE CHOSE

Roman, par L. F. Rouquette

Ah! comme elle l'aurait aimé sa maman, si seulement elle avait eu le geste d'ouvrir ses bras...

Elle se souvient de ses yeux qui luisaient comme des pièces d'or et de ses mamelles qu'elle pressait de sa main.

Plus tard, elle a aimé un chat, un pauvre chat galeux qu'elle avait ramené de la cave, et qu'elle avait soigné et guéri jusqu'au jour où Mme de Sissac, lui trouvant une sale figure et l'accusant de lui porter la guigne, l'avait précipité du sixième sur le trottoir où, malgré l'opinion populaire qui affirme que les chats tombent toujours sur leurs pattes, le malheureux s'était brisé les reins.

Et Janine n'avait pas eu le droit de pleurer son ami.

Garde tes larmes pour quand je mourrai, avait recommandé la mari-torne.

Janine, effarée, découvrait qu'elle n'aimait pas sa mère; elle sentait confusément que c'était mal, son catéchisme lui affirmait que c'était un péché: "Tes père et mère honoreras..."

Il secouait sa grosse tête et, philosophe, disait:

—Vois-tu, l'enfer, c'est pas pire qu'ici.

Et il assurait avoir vu une gravure qui représentait le démon, lequel avait une tête autrement sympathique que son père lorsqu'il rentrait du cabaret.

Janine grandie pensait à Janine enfant, l'une ne valait pas mieux que l'autre.

Avant, il y avait l'école et la maison (avec les filles), aujourd'hui, c'était l'atelier et la maison (avec toujours la même provision de filles).

Mais l'atelier était pareil à l'école. Son âme repliée, craintive, n'osait pas s'extérioriser. Ses maîtresses la trouvaient inintelligente, ses compagnes, fière.

Elle vivait une vie intérieure à côté de sa vie quotidienne.

Mais aujourd'hui elle se sentait sans courage.

Le sang affluait plus vite à ses tempes. Elle se leva, souleva la vitre, l'air frais fouetta ses joues et baïna son front.

Des lumières trouaient la nuit; il y avait des grandes masses d'ombre où les cheminées décapaient des profils fantastiques.

En bas, la ville s'agitait, nocturne, avec son réseau de rues qu'on ne voyait pas et ses passants courant vers leur destin.

Un silence pesait, que déchirait de temps à autre la corne d'une automobile ou le crissement d'un tramway tournant au coin de l'avenue.

Un frisson secoua Janine et la toux se déchâna, brûlant les poumons, déchirant la gorge, amenant à la commissure des lèvres une mousse sanglante.

La fièvre la jeta sur le lit comme une loque.

Elle cachait la tête sous les draps, écouffant ses quintes dans la peur que Mme de Sissac ne fût troublée dans le cours de ses lectures littéraires. Pelotonnée, les genoux à hauteur du menton, elle grelottait et claquait des dents.

Et, fin, la chaleur remit un peu de vie dans son corps... La crise terminée, elle resta anéantie, brisée, le cerveau vide, dans une demi-conscience, où passaient cependant des visions.

Elle était emportée dans une course rapide par des bras invisibles. Un paysage baroque se dessinait, les arbres étaient des lances plantées avec pour feuilles des plumets, les dieux de bois sculptés grimacciaient, à califourchon sur d'immenses cornes.

Il y avait surtout un beau M. Charly qui lui racontait des histoires de l'autre monde. Du feu brûlait dans sa poitrine, n'importe! Elle était bercée maintenant sous les hautes palmes, près d'elle il y avait

un bon chien, dans une volière des milliers d'oiseaux aux couleurs ardentes. Mais voici que survenait un cacatoès vert, ocre, bleu et jaune. C'est curieux comme en approchant, il ressemblait à Mme de Sissac. Il n'était que bec et ongles... Mais M. Charly le chassait avec un bâton.

Dés lors, la vie était belle. La brise balançait le hamac, car elle était dans un hamac, elle s'en rendait compte à présent. Sa main pendait, que le bon chien léchait à petits coups de langue.

Devant ses yeux, il y avait les prunelles de Bichette, brillantes comme des pièces d'or... mais elles se multipliaient par centaines.

Janine s'endormait, ayant sur sa tête un carré de ciel où passait, lentement, la marche des étoiles.

CHAPITRE IV

LES HEURES QUI DEVORENT LE TEMPS

Le docteur Perrine, ayant trouvé la clef sur la porte, entra en homme qui connaît les aléas. Il traversa le vestibule qu'ensevelissait une ombre grise, sans prendre garde aux trophées accrochés sur les murs.

Dans la chambre, il trouva Charly, assis devant la table, en tête-à-tête avec une bouteille de whisky.

La bouteille, était vide aux trois quarts. Le docteur constata la dose et dit:

—Félicités mes compliments... —A ta disposition. —Merci. Je n'en use pas. —Le tort est d'en abuser. —Tu parles en connaissance de cause.

—Oh! moi... fit Charly.

Et, du poing, il frappa sa robuste poitrine.

—Il n'y a pas de carcasse, aussi solidement bâtie soit-elle, qui résiste à l'épreuve à laquelle tu soumettes la tienne...

—Une toute petite bouteille... —Par jour. C'est presque un record.

—Ecoute, expliqua Charly, mon ami James W. Taylor, de l'Université de Harvard, boit sa bouteille tous les jours, ou plutôt tous les soirs, depuis l'âge de seize ans. Il doit en avoir soixante-cinq aujourd'hui. C'est un homme solide avec qui je ne te souhaiterais pas de te mesurer. Ceci est une exception, diras-tu. —Je te citerai l'exemple de mon camarade Weekly, qui avait fait serment de ne plus toucher une bouteille de whisky depuis qu'il avait eu le malheur d'abattre un copain, une nuit, où le Seigneur le tenait dans ses vignes. Eh bien! Weekly est mort à trente-cinq ans, écrasé par un bloc, dans la mine. Il y a encore le révérend John B. Colney, qui nous prêchait l'abstinence, la continence à grand renfort de citations bibliques. Hélas! toutes ces vertus ne l'ont pas empêché de mourir à la fleur de son âge d'une attaque de scorbut... Il y a...

—Ames, assez, fit le docteur Perrine en riant. Tous tes exemples ne me convaincront pas... nous sommes tous mortels.

—Hélas! c'est un malheur qui nous arrivera un jour ou l'autre, plutôt l'autre, s'il plaît à Dieu; en attendant menons la vie heureuse.

—Tu es donc heureux?

A cette interrogation, Charly tressaillit. Il en profita pour vider d'un geste brusque le contenu de son verre dans son gosier.

—Heureux, moi? Pourquoi serais-je heureux? Je vis d'une vie animale, comme une bête brute que je suis. Pourquoi demander davantage. Cette rage qu'ont les humains de vouloir du bonheur à tout prix, même lorsqu'il n'y en a plus sur le marché. Du bonheur? Pourquoi faire? Je mange, je dors...

—Tu bois...

—Hélas! oui, je bois, après tout, si préjudiciable il y a, c'est moi qui le subit. Qu'ai-je à faire des autres?

Le docteur se leva, et appuyant sa main sur l'épaule de son ami, il affirma:

—Tu blasphèmes. Tu es taillé pour la lutte. Tu l'as prouvé, tes aventures en témoignent, tu as couru le monde et tes découvertes t'honorèrent.

—Des bêtises.

—Des bêtises qui ont rendu service à l'humanité...

—L'humanité? un belle blague. Laisse-moi rire. Dès que quatre humains sont assemblés, la jalousie, l'égoïsme, l'envie les dressent les uns contre les autres, la face mauvaise, les poings serrés. Si une poule passe sur la route de ces coqs, alors la bataille est certaine... Le blasphème dont tu m'accuses, il est partout, puisque les hommes en ont fait leur seule raison d'être. La femme qui se vend, blasphème! L'ami qui vous trompe, blasphème! Les honneurs, les charges civiles ou militaires, le pouvoir, la gloire; le blasphème est à la porte du Temple, à l'entrée de l'Université, à la barre du prétoire. Il n'y a que des appétits en marche contre d'autres appétits. C'est celui qui aura les plus solides mâchoires

DECOREE PAR LA FRANCE



MADAME OSCAR NIXON Présidente du "Petit Théâtre du Vieux Carré, qui vient d'être décorée des Palmes Académiques par le gouvernement français. C'est en l'occasion de l'ouverture officielle du nouveau bâtiment du Petit Théâtre que M. Charles Barret, consul général de France à la Nouvelle-Orléans, a procédé à la présentation de la médaille. Mme Nixon est bien digne de cette décoration, ayant toujours été très dévouée à la cause française et à la propagation de la langue française en Louisiane.

qui l'emportera et non le meilleur. "Tes humains me dégoutent, je préfère encore mon whisky. Au moins, avec lui, le résultat est certain, il ne trompe pas, à part d'une certaine dose, il assomme et, dans le sommeil de la brute, on oublie les heures qui dévorent le temps.

—Et tu gâches ta vie. —Cela ne regarde que moi. —Tu reconnais ton égoïsme. Tu te dois à tous.

—Mon vieux Perrine, je bois à tes amours...

Il lève son verre comme pour porter un toast, mais il ne boit pas, le docteur lui retient le bras: —Aveugle que tu l'engueules.

Charly dépose le verre, qui heurte brusquement la table. Un pli dur barre son front, il baisse la tête comme un enfant pris en faute, en disant: —Oui.

Puis, comme soulagé par cet aveu, il parle, il parle, il parle avec cette volubilité des hommes longtemps habitués à la vie solitaire.

Il dit à son ami ses espoirs et ses déceptions, la rude existence menée, là-bas, sous le cercle polaire, pour arracher un peu d'or à la terre glacée. La bataille de tous les jours avec les éléments, le froid qui tenaille, la faim qui tord, enfin, péniblement, parcelle par parcelle, la moderne Toison d'or est conquise. Oh! juste assez pour être son maître et revenir vivre sans éclat avec ses souvenirs...

Mais voilà, il y a des moments où l'on a le regret de sa vie manquée, la hantise des anciens jours où l'on pensait être quelqu'un ou quelque chose, les désirs, que l'on croyait morts, tout cela revient et fait toc, dans le crâne... alors on boit pour s'abrutir...

Et Charly conclut: —On n'a rien trouvé encore qui vaille le whisky comme chasse-cafard. Le docteur Perrine hausse les épaules sans répondre et se leva pour partir.

—Ça non, par exemple, ce soir je te garde. —Impossible. —Comment impossible. —Devoir professionnel. Une pauvre petite chose que j'essaie d'arracher à la mort, mais cela n'intéresse pas, monsieur le misanthrope...

Il y a cependant des douleurs plus grandes que la tienne, parce qu'elles ne sont pas méritées. Tu es un cérébral qui veut faire rendre à la vie plus qu'elle ne peut donner, mais il y a des malheureux que la souffrance ploie et qui n'ont pas mérité leur destin, et ce sont ceux-là qui cependant sont les plus résignés. Si tu te penchais comme moi sur la douleur humaine, tu te rendrais compte que...

"A son chevet on a besoin de tous; mais les pauvres gens n'ont que leur misère, quelquefois, autour d'un agonie, je me rencontre avec le prêtre, qui fait une ombre sur le lit blanc, mais, entre nous deux, il y a place pour toutes les bonnes volontés et toutes les pitiés secourables.

"Ami, si tu voyais ma pauvre malade, presque un enfant, ton pessimisme démasqué tomberait comme un masque.

A Suivre

AUTOMNE

Les jardins de l'automne aux éphémères grâces

Révent dans le silence et le recueillement.

Et, des bassins verdis jusqu'aux blanches terrasses,

Sourient au froid soleil qui les dore un moment.

Aux parterres fanés l'urne friable oppose

Le cinabre flambant d'une tardive fleur;

Et le ciel tour à tour bleu, violet et rose,

Change de poésie en changeant de couleur.

La statue, à l'écart, songe près du quinconce,

Indifférente au vol des feuilles dans le vent,

Au pigeon qui la frôle, au couple qui s'enfoncé

Dans l'allée où ses pas s'attardèrent souvent...

L'âme émue à l'aspect clairsemé du feuillage

Et, parmi tant d'adieux, cherchant à retenir

Les heures que le temps entraîne en son sillage,

A leur suite s'envole, au gré du souvenir...

Moi que plus rien n'agit et que plus rien n'étonne,

Et qui, fût-il amer, m'enivre du passé,

En froissant le tapis fauve et mort de l'automne,

J'entends gémir mon cœur que la vie a froissé.

Tous les bonheurs défunts, la jeunesse finie

Et l'amour qui m'offrait ses roses en chemin,

S'évoquent, par ce clair octobre à l'agonie,

Pour un parfum plus doux d'être sans lendemain.

Foule confuse des fantômes! tu fourmilles

Et te lèves dans ma mémoire, à chaque instant,

Surtout quand le soleil lance sur les charnelles,

Avant de disparaître, un trait plus éclatant;

Et lorsqu'il va sombrer derrière un rideau d'arbres

Sur des lueurs de forge ondulant, déjà noir,

Et qu'il rougit de sang les saux, les fleurs, les marbres,

Je me sens frissonner à l'air glacé du soir.

Georges Druillet.

OU EST LE COLLIER?

Je venais de conduire au cimetière Montparnasse un chef de bureau quelconque, une vague relation. Je demeurai à déjeuner dans le quartier. J'étais las et désespéré. Rien n'est plus déprimant que d'enterrer un indifférent. L'esprit que la douleur n'occupe pas s'ennuie, il erre à l'aventure; pour se mettre au ton général, il cherche en soi des raisons de s'affliger et finit toujours par en découvrir.

C'est ainsi que, songeant à l'existence qui venait de s'achever sans avoir jamais sans doute contenu le moindre événement curieux ou seulement inattendu, je me pris à douter que ma propre vie, régulière et équilibrée, fut au fond moins insignifiante et vide. Il me semblait qu'un brouillard de sophismes et d'illusions consenties allait se déchirer pour laisser soudain paraître à mes yeux de désolantes vérités.

Un piètre restaurant me recueillit. J'y pénétrai sans faire aucunement attention à la figure des consommateurs et me mis à manger avec indifférence des choses banales. J'étais absorbé tout entier par des pensées parentes (parentes pauvres) des maximes de l'Écclésiaste.

Il fallut une conversation très bruyante qui s'établit tout à coup à une table voisine pour que je sortisse de ma rêverie. Je m'aperçus alors que je me trouvais dans un milieu nettement différencié, dont tous les éléments offraient des caractères communs fortement accusés. Le lieu où le hasard m'avait conduit n'était évidemment fréquenté que par des peintres.

L'hôte bruyant—encore que j'aie les manières indisciplinées en horreur—me désarma au premier examen. Il portait un feutre à grandes ailes, un complet de velours et une large lavallière. Comment ne pas aimer ce rapin si conforme aux meilleures traditions littéraires, qui semblait en quelque sorte charger son propre personnage?

Il se dégageait de sa figure maigre et mal rasée, aux os saillants, aux yeux trop brillants, une expression mal définie où dominait l'amertume et dont n'était pas absente une certaine bassesse. La voix claironnait comme d'un ancien endoctriné des recrues. L'accent était assez vulgaire, mais, par moments, il y passait comme des éclats de sincérité. Cela tenait du boniment et de l'aveu. Je me pris à écouter attentivement ce que disait ce représentant d'un monde, évidemment tout autre que celui dont ma noire humeur se sentait soudain déabusée.

Cruel, à propos, "l'artiste" célébrait sur le mode lyrique, la vie qu'il menait et les agréments multiples qui pour lui donnaient à celle-ci un prix inestimable.

Plusieurs formules trouvèrent dans ma mélancolie une résonnance toute préparée. "Quand il me plaît de veiller, disait cet homme, je suis debout la nuit et quand j'ai sommeil le matin je reste au lit. J'ignore ce qu'est s'amuser à date fixe, le temps d'un congé. Je ne connais que ma fantaisie et je suis libre.

"Tout métier est une galère où l'on voyage à fond de cale comme rameur. Moi, étendu sur le rivage, je contemple le vaisseau qui passe, où peinent les autres. La lumière se joue dans son sillage; mon âme recueille ces splendeurs qui ne sont produites que pour le peintre. Les dieux qui créent et disposent cette manne commandent à l'artiste de toujours garder les mains libres pour la recevoir. Le génie défend à l'homme d'accepter aucune chaîne! Je n'en veux jamais connaître d'autres que celles de l'inspiration.

"Je suis libre. Libre direz-vous de ne pas manger tous les jours à ma faim. Oui certes! J'ai ce privilège de pouvoir être greux autant qu'il me plaît et je laisse aux gens établis, aux hommes raisonnables, les grasses pâtées avec en plus, la marque du collier!"

Je réglai en hâte une addition modérée et je m'enfuis. La marque du collier brûlait ma peau. Cet homme indépendant et l'originalité de sa vie avaient exaspéré mon découragement.

Heureusement, j'oubliai vite le bohème et son boniment. Pourtant un doute vague demeura en moi, touchant l'assujettissement propre à chaque condition.

J'achevais, quelques mois plus tard, une saison extraordinairement dépourvue d'intérêt dans une ville des environs de Bourges. Les médecins y envoyaient parfois des clients qu'ils voulaient punir de façon exemplaire. J'étais du nombre, je faisais mon temps.

Un soir que je m'ennuyais, au café du Casino, comme il se devait à cette heure, j'eus une émotion: une silhouette inaccoutumée, un homme qu'on n'avait pas encore vu sous les plafonds venait de paraître.

Il manifestait, en vérité, une inadaptation étonnante aux conditions atmosphériques. Habillé d'un complet de velours à grosses côtes, il suffisait de le contempler pour avoir chaud, d'autant que les larges ailes de son feutre écartaient par ailleurs toute chance d'aération. Ces accessoires étaient, bien entendu, décolorés et rapés autant qu'il se peut.

Cette étrange silhouette venait

1872-1922
Celebration du Cinquantenaire de l'Union Française
au local de la Société le
SAMEDI 9 DÉCEMBRE 1922.
8 heures P. M.
AU BENEFICE DE L'ECOLE GRATUITE
Sous le haut patronage de
Monsieur Charles Barret, Consul Général de France.
PROGRAMME
Reminiscences de l'Opéra Français
Chef d'orchestre Prof. Henry Wehrmann
Chœurs sous la direction de Mme. T. C. Buckley
PREMIERE PARTIE
CONCERT D'OPERA
La Marseillaise par les Elèves de l'Ecole (en costume)
Beethoven Cellini MR. J. BILLAUD
Carmen (Air des triangles) MME. J. DE TARNOWSKY
Hérodiade (Vision Fugitive) MR. A. MEISTER
Muette de Portici (Duo) MR. PAUL JACOB
Samson et Dalilah MME. A. MEISTER
La Bohème (Quatuor) MME. IOLA BERRY HENDERSON
La Fille du Régiment (Salut à la France) Mlle. JUANITA LEHMANN
SECONDE PARTIE
FAUST
OPERA DU COMPOSITEUR FRANÇAIS CHARLES GOUNOD, PREMIER ACTE.
PERSONNAGES.
Docteur Faust MR. CHARLES ROCHE
Méphistophélès DR. LOUIS V. LOPEZ
Mise en scène de CHARLES ROCHE, Ex-régisseur de l'Opéra Français
Avec costumes, accessoires et décors de l'époque
PRIX DES PLACES
Entrée générale \$1.00
Places réservées \$1.50
EN VENTE—Au bureau de la société, No. 928 rue N. Rempart, chaque jour de 10 heures à midi; chez Adrien Rimond, No. 232 rue Bourbon, chaque jour de 10 a. m. à 4 p. m.; chez D. H. Holmes Co., Ltd., No. 810 rue Canal, de 10 a. m. à 4 p. m., à partir de vendredi, 1er décembre.

nous proposer, pour quarante sous, de découper la nôtre dans un carton noir. L'homme allait de table en table; il avait peu de succès. Il appelait pour la dixième fois la bienveillante attention d'une table voisine quand une crispation douloureuse de sa figure penchée dans l'odeur d'un thé complet vint en dire long sur les ressources que pouvait assurer ce métier de quémandeur.

Il trouva enfin une famille "genre petits nouveaux riches" qui le chargea de fixer dans la pâte à papier le profil camard du dernier rejeton, un gamine de dix ans, dans la plénitude de l'âge ingrat.

Les ciseaux volèrent, le papier cria, la colle fit son office, et bientôt apparut sur la blancheur du carton, un profil impeccable ébène. Ça faisait beaucoup penser à un projet Dada pour encadrement humoristique de lettre de deuil, ce qui me parut méritoire parce que, en somme, assez récréatif.

Les parents de la jeune victime réagirent en un sens tout différent; ils marquèrent une déception immédiate et unanime. Ils s'étaient évidemment attendus à des choses impossibles, contradictoires. Ainsi, l'imagination, ennemie du bonheur des hommes, les prépare souvent à tomber de haut, alors qu'ils reçoivent exactement leur dû. Ce fut le cas. La mère se lamenta de ne pas voir briller, dans cette nuit profonde qu'était devenue la tête de son enfant, un œil bleu; et le père protesta que son fils n'était pas tout de noir vêtu.

"L'artiste" reçut le choc, comme un homme qui a pris son parti de tout entendre et qui entend tout, pour dîner au moins une fois par jour. Il répliqua qu'il n'était pas photographe et qu'il interprétait la nature: "il faisait de l'art."

Cette phrase fut pour ma mémoire le choc qui éveilla. Je me pris à considérer attentivement ce pauvre diable déguisé en rapin et tout d'un coup je revis ce petit restaurant de Montparnasse qui m'avait recueilli un matin névralgique d'enterrement. Oui, certes, je venais de retrouver l'homme qui, ce jour-là, se vantait à voix claironnante de n'avoir jamais plié devant personne.

En ce moment, ses affaires allaient mal. Il se trouvait, à vrai dire, aux prises avec des gens grosiers. Je ne pouvais me défendre d'un mouvement de révolte devant les plates plaisanteries qu'il lui fallait subir en attendant ses quarante sous. Lui, s'efforçait à sourire.

Enfin, l'argent lui fut remis comme une aumône. Il remercia beaucoup et partit en saluant très bas la salle afin de pouvoir revenir le lendemain.

Le spectacle de cette bassesse avait fait naître un véritable malaise. Et je songeais que cet homme avait pu me troubler un jour en célébrant la nuque sans collier du bohème. Je me pris à murmurer, transformant méchamment un mot déjà bien amer: "Il est doux de se croire du génie alors qu'on est simplement désordonné et paresseux."—J.-B. Saint-Aigue.

Il y a des gens qui commencent à vivre lorsqu'il faut cesser de vivre, ou plutôt qui ont cessé de vivre avant de commencer.—Bossuet.

"Mais pourquoi êtes-vous donc si pressé," reprit le gardien de la paix en regardant sa montre. "Vous avez encore huit minutes."

SIMPLES QUESTIONS
Q.—Quel est le peuple le plus léger?
R.—Celui de Liège.
Q.—Quelle est la maison dans laquelle les dames ne parlent point?
R.—C'est un damier.
Q.—Pourquoi est-il difficile d'atteindre le cœur d'une femme?
R.—Parce qu'il est sans cible (sensible).
Q.—Dans quelle ville fait-on la meilleure chère en carême?
R.—A Jérusalem, car les murailles sont détruites (truites).

DE NOUVEAUX TIMBRES AMERICAINS
Durant trente jours seulement, une série spéciale de timbres-poste américains sera mise en vente. Les collectionneurs feront bien de prendre leurs dispositions en conséquence.

Voici la liste de ces timbres, avec l'indication des portraits ou paysages qu'ils porteront:
1 cent: Franklin; 2 cents: Washington; 3 cents: Lincoln; 4 cents: Martha Washington; 5 cents: Roosevelt; 6 cents: Garfield; 7 cents: Mac Kibbey; 8 cents: Grant; 9 cents: Jefferson; 10 cents: Monroe; 11 cents: Hayes; 12 cents: Cleveland; 14 cents, etc.

Mlle. Marie Romain
Professeur de piano
Musique classique
Une Spécialité
633 avenue de l'Esplanade
Hemlock 876-W

ON DEMANDE
Un monsieur avec automobile pour vendre des pneumatiques cordés garantis. Arrangerait salaire et dépenses avec homme capable.

Se Sentait Fatiguée Tout le Temps
Une dame de l'Indiana dit qu'elle était épuisée et souffrait des reins. Prit Cardui et fut rétablie.

Richmond, Ind.—"Je vous écris quelques lignes pour vous dire que je dois ma bonne santé et mes forces à Cardui," dit une lettre de Mme Cora Courney, 705 rue Dix-septième nord, de cette ville.

"J'étais épuisée au point que ma famille me croyait perdue," écrit Mme Courtney. "Mon mari me supplia de prendre le Cardui, et je le pris pour lui faire plaisir, et je ne le regrette pas, car je suis maintenant capable de faire tout mon travail et aussi faire mes emplettes.

"J'ai cinq enfants, dont quatre à l'école, mon mari et un pensionnaire à servir, et je fais tout mon travail pour tous et trouve du temps pour me reposer. Nous faisons tous des lounages de Cardui. Chaque femme malade et épuisée devrait prendre le Cardui.

"Je souffrais des maux de reins et de faiblesses dans mes membres. Je pouvais à peine me traîner—épuisée, toujours fatiguée. C'était un supplice pour moi d'essayer à faire quelque chose, mais le Cardui me fit tant de bien que je me sens une différente personne. Si vous êtes dans une condition physique épuisée, souffrant comme cette dame de l'Indiana, essayez honnêtement le Cardui. Il vous aidera. Cardui est purement un tonique médical végétal pour les malaises réminis, qui faisait des merveilleux dans des milliers de cas comme ceux décrits plus haut. Prenez le Cardui. Votre pharmacien le vend.—Adv.

CUNARD
Les plus rapides et plus modernes
Les plus confortables
Les plus sûrs
Les plus agréables
POUR LA FRANCE, VIA
CHERBOURG
EN 5 JOURS
TOUS LES MARDIS
MAURITANIA
AGUTANIA
SABENA
Toujours en partance
Toujours en partance
Toujours en partance